

Martine Menès

La « verlangue » prend-elle la psychanalyse à l'envers * ?

Ce nouveau titre est une façon de se demander : est-elle ou non une modalité du discours du maître ?

J'ai inventé ce mot de *verlangue*, condensé de verlan et de langue, pour l'occasion afin de désigner une langue qui n'a pas de nom, pas d'existence officielle, pas d'orthographe ; elle est exclusivement orale, et si elle passe à l'écrit, c'est le plus souvent sous forme homophonique, ce qui probablement met la métonymie au premier plan. Mais je ne fais qu'évoquer ce point qui demanderait une étude plus sérieuse ¹.

La *verlangue* n'est ni du verlan, ni de l'argot, ni une langue étrangère identifiable, ni du patois. C'est un mélange créatif de tout cela, en perpétuel changement, et cependant répondant à des règles linguistiques implicites, multiples, comparables en tout point à celles du langage à l'endroit. Lorsque j'ai demandé à Angelo Cianci (que je remercie de m'avoir entendue), réalisateur du film *Dernier étage, gauche, gauche* (toute ressemblance avec une position politique n'est sûrement pas fortuite), des extraits du dialogue de son film avec l'intention de les lire ici, il m'a répondu que c'était impossible ; *impossible*, je souligne, serions-nous à la porte du réel ? La scripte chargée de les retranscrire a renoncé, le scénariste s'est contenté d'indiquer aux acteurs les attendus des scènes et ils ont improvisé dans cette *verlangue*. Ces passages du film sortent avec des sous-titres parce que, comme vous l'avez constaté, ils sont peu ou pas compréhensibles.

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, le 18 novembre 2010.

1. Elle est cependant entrée en littérature, par exemple avec *Kiffe, kiffe, demain* de Faïza Guène, sorti en 2004, vendu à 350 000 exemplaires et traduit en vingt-deux langues. Difficile de continuer à parler d'un phénomène marginal...

Et pourtant, cette *verlangue*, dans ses différences et sa fluctuation permanente, existe depuis plus de trente ans, voire quarante ans aux États-Unis. Autrement dit, elle est déjà parlée par une deuxième génération et ne se limite pas, comme on le croit couramment, aux cités et aux banlieues où elle s'est développée sur le terreau d'un monde en équilibre instable entre exil et précarité, entre tradition et oubli, entre intégration et exclusion, entre passé muet et futur aveugle.

Je suis allée voir *via* Internet ce qui en était écrit, pensé, étudié. Beaucoup de travaux de sociologues sur la question des banlieues en général, et de linguistes, sur ce qu'ils appellent selon leur opinion préalable le langage des jeunes ², la langue des banlieues ou le français contemporain ³, non sans ajouter alors : des cités. Le numéro 34 du *Journal français de psychiatrie*, qui vient de sortir, consacré à la clinique des banlieues, s'y réfère explicitement dans un article et l'évoque comme facteur, mais symptomatique.

Cette langue des rues – tous les sociolinguistes s'accordent sur cette spécificité, c'est une langue du dehors – se complexifie, se pérennise et s'étend jusqu'à la culture ambiante :

– à la télévision, de très bons téléfilms ⁴, diffusés l'été 2010, dont *Conte de la frustration* coréalisé par Akhenaton, qui est un rappeur ;

– au cinéma, outre donc *Dernier étage, gauche, gauche*, où elle a une place de choix, *Entre les murs* de Laurent Cantet d'après François Bégaudeau, chronique de la vie d'une classe du XX^e arrondissement, ce n'est quand même pas si loin, et *L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche, où une professeure de français, décidée, fait jouer à ses élèves *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux, pièce fort d'actualité où il est question de la difficulté à échapper aux normes et aux règles de sa classe d'origine. Pourtant, c'est ce que cette enseignante leur propose, tandis que dans un contrôle policier musclé une *fliquette* arrache le livre à Frida, une des jeunes actrices, et le jette à terre en hurlant : « Qu'est-ce que tu caches là-dedans ? » Je ne sais pas pour vous, mais pour moi, ça me rappelle « *La Princesse de Clèves*, connais pas » ;

– et bien sûr le rap, j'y reviendrai.

2. François Dubet, sociologue.

3. Alain Rey, lexicologue.

4. *Conte de la frustration*, de Didier D. Daarwinn et Akhenaton, *Tenir tête* de Julia Cordonnier, pour les meilleurs de ceux que j'ai pu voir.

La *verlangue* n'est pas forcément signe de déficit linguistique, comme il est dit habituellement en déplorant la pauvreté du langage des jeunes. C'est même parfois le contraire. Une des premières recherches, menée par William Labov ⁵, a démontré que si les adolescents de Harlem connaissent des échecs scolaires, c'est non pas parce qu'ils sont moins intelligents que les autres élèves, comme l'affirmaient certaines thèses racistes de l'époque, mais parce qu'ils utilisent une variété de l'anglais très différente de la norme scolaire : le *Black English Vernacular* (BEV). Leurs problèmes ne sont donc pas liés à leurs capacités linguistiques ; au contraire, ils développent une culture hautement verbale. Le langage est même un moyen de reconnaissance sociale. Les *leaders* des gangs sont les locuteurs qui parlent l'anglais du ghetto le plus « pur », le plus en rupture avec la norme du *Standard English* (SE). Ils sont reconnus comme étant les plus habiles pour raconter des histoires et ils manient avec dextérité les insultes rituelles qui ont une grande importance dans la culture des rues ⁶. Il est vrai que cette étude date d'environ trente ans, mais le débat continue entre ceux qui considèrent la *verlangue* comme, je cite l'introduction du *Dico de la banlieue*, « étonnamment fertile [...], un volcan bouillonnant dont la lave serait faite de métaphores et de pépites linguistiques », ceux qui la considèrent comme « un usage générationnel et très localisé du français [...] qui n'est pas un refus de la langue française [...] mais un français modifié ⁷ » et ceux qui craignent que la fracture linguistique renforce la fracture sociale ⁸.

Il y a aussi ceux, dans le champ psychologique large cette fois-ci, qui confondent le fait de prendre le français de l'école à la lettre, précisément à cause du manque d'usage du français standard – il y a dans le film une jolie scène dans laquelle l'otage demande au jeune garçon de lui parler en français commun, ce que celui-ci fait mais de façon hésitante, et surtout il y perd le rythme et la mélodie de sa parole – avec un trouble du langage typique d'une position psychique. Toute une frange de la population se voit ainsi soupçonnée de psychose

5. William Labov, *Le Parler ordinaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1978.

6. Informations issues d'un article de François Perea, université Montpellier III, à paraître dans *La Lettre de l'enfant et de l'adolescent*.

7. Entretien avec Alain Rey, *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 74, *L'Enfant et le religieux*, 2008.

8. Jean-Pierre Goudailler, *Comment tu tchatches !*, Maisonneuve et Larose, 2001.

généralisée, ce sans vraiment d'appui clinique, car ladite frange ne se retrouve qu'exceptionnellement sur le divan d'un psychanalyste.

Et puis, entre nos murs à nous ? Un bref sondage auprès des plus jeunes m'a fait découvrir – à ma grande surprise – que, s'ils ne parlaient pas couramment la *verlangue*, au moins en comprenaient-ils l'essentiel. Quant à mes étudiants, encore plus jeunes, ils ont listé pour moi l'ensemble des mots et des expressions qu'ils utilisent sans y penser, et qui sont donc entrés dans le langage usuel. Je me suis aperçue à cette occasion que je pouvais moi-même utiliser quelques-uns de ces mots ou ces expressions, ceux qui viennent directement de l'argot « classique » et, oh surprise ! de la langue tzigane : « chouraver », « grailler », par exemple.

Cette langue nouvelle apparaît donc d'abord dans les années 1970 aux États-Unis avant de nous arriver par-dessus l'Atlantique avec le rap – terme condensé de *Rythm and Poetry* et de *Rock Against Police*, je dois l'information à Corinne Tyszler⁹. Dans le fond, cette condensation annonce la couleur : le rap est *against*, contre – dénonciation de la pauvreté, de l'exploitation, de l'exclusion, protestation devant un avenir sans espoir –, mais il est aussi *poetry*, poésie, mise en mots, mise en musique et création littéraire.

Précisément, c'est dans cette division que la *verlangue* présente pour les psychanalystes un intérêt. Enfin peut-être... Les rappeurs, eux, n'ignorent pas la psychanalyse, au moins ses signifiants sinon sa pratique. Un des albums de Soprano s'appelle *Psychanalyse, part 1* et le suivant *Après la psychanalyse*. Une de ses chansons s'appelle « Le divan », je vous lis le refrain : « Je collectionne les PV à force de stationner du mauvais côté de la vie... », le tout écrit de façon syllabique. Dans le groupe Tandem, le signifiant apparaît dans le texte d'une chanson :

« J'avais 16 ans quand j'ai morflé,
Quand je surfais sur les vagues où des frères se sont noyés.
J'ai la musique pour évacuer ma rage.
C'est ma psychanalyse,
Celle qui m'analyse quand je vais mal. »

Je vous épargne le texte, plus cru et même inacceptable, de la chanson intitulée « Inconscient » du rappeur La Fouine, qui cumule

9. Corinne Tyszler, « Entre rap et slam : un souffle nouveau dans la langue ? », *JFP*, n° 34, Toulouse, Érès, 2^e trimestre 2009.

racisme, sexisme, violence. Cet « inconscient » est un exemple du virage de la protestation à la provocation, de l'usage impudique de signifiant maître *dés-éthique-té* (je ne sais plus à qui j'ai emprunté ce néologisme). L'« autre » féminin recueille si je puis dire le pire des obscénités du sexuel mis à cru.

Le signifiant maître, d'être à l'envers, est-il pour autant moins présent ? Point du tout, et l'on entend bien que « consommer », maître mot du discours capitaliste, est respecté jusque dans ses connotations brutes, y compris celles d'un usage sexuel sans médiation. La *verlangue* est bien l'envers du discours de l'analyste, comme n'importe quel discours du maître. Faute de clinique du singulier, je me contente de faire des hypothèses à partir des fictions à notre disposition. Dans le film *Dernier étage, gauche, gauche*, par exemple, on peut déduire l'orientation par le plus commun des signifiants maîtres, le S1 phallique, dans ce qui finalement, au-delà de la dénonciation sociale, en fait le cœur : la relation père-fils. Thème récurrent des films de la rentrée (voir *L'Homme qui crie*), effet de répercussion du malaise dans le patriarcat ? Je laisse de côté cette question annexe. Le jeune héros se révolte contre un père qui affiche trop les stigmates de sa castration : chômage, accumulation de dettes, silence prudent devant sa femme... Il est à la recherche, comme le névrosé classique, d'un père idéal qui serait l'exception, *x non phi de x*, ce qui lui laisse pour lui-même un espoir. Et comme l'on pouvait s'y attendre, la figure du grand frère ou celle du grand *dealer* s'y prête. Autant dans l'esbroufe l'un que l'autre d'ailleurs, le frère qui a réussi, il est avocat, est incapable de sortir sa famille du pétrin ; le *dealer* qui annonce une horde sauvage venant délivrer le malchanceux héros arrive tout seul dans la cité...

Bref, le fils se mesure, tout comme dans la *Trilogie* de Claudel, à l'aune du père humilié avant de s'affronter au héros qui se révèle dans le père. Bien sûr, un père ne fait pas le phallus, pas plus que le nuage ne fait la pluie, mais enfin il l'annonce à l'horizon. Le père n'est jamais à la hauteur, c'est un fait de structure et une lamentation de névrosé, dont Platon se faisait déjà le porte-parole au IV^e siècle avant Jésus-Christ. Je le cite : « Lorsque les pères s'habituent à laisser faire les enfants, lorsque les fils ne tiennent plus compte de leurs paroles, lorsque les maîtres tremblent devant leurs élèves [...], lorsque les jeunes méprisent les lois parce qu'ils ne reconnaissent plus,

au-dessus d'eux l'autorité de personne, alors c'est là [...] le début de la tyrannie ¹⁰. »

Il y a un autre indice de la présence surmoïque du signifiant maître ordonnant, dans tous les sens du terme. C'est la honte. Est-elle devenue, comme l'a déployé Colette Soler lors de l'ouverture de ce séminaire, sœur de l'impudence, corrélative d'une dégénérescence du signifiant maître ? Certes, lorsque l'on entend un banlieusard, pas du neuf-trois mais de la chic banlieue ouest, vociférer lorsqu'il se promène dans la banlieue voisine, donc chez l'autre, chez le petit autre : « racaille ». Ce mot de Sarkozy, « racaille », prononcé le 25 octobre 2005 à Argenteuil, révèle le pouvoir du signifiant maître, avec des conséquences d'autant plus dévastatrices qu'il fut prononcé par un maître qui s'y connaît dans l'art d'enflammer les quartiers. C'est dire que, si honte il y a, elle n'est pas à sa place...

Je prends un autre exemple, moins connu : Mehdi, rencontré dans le groupe dont je relate les exploits dans mon intervention sur « Il est interdit d'interdire » publiée dans le numéro 55 du *Mensuel*. À 12 ans, il redouble la sixième malgré un niveau culturel élevé, il est bilingue. Son père, diplomate nigérien, ne parle qu'anglais. Mehdi a déjà beaucoup voyagé, il connaît quantité de choses, il est de loin le plus instruit de notre petite troupe, mais il ne produit aucun travail susceptible d'être évalué. Pas question de se soumettre au jugement. Il vit sa vie de petit caïd de province, rackettant, menaçant, insultant, le tout sans la moindre culpabilité. Par contre, la honte, comme il dit : il l'a. Il l'a pour ce qu'il est : pas assez grand, pas assez blanc, ou pas assez noir tout pareil ; pas assez protégé, ni par les mensonges du sens, ni par les mirages de l'image, pas assez séparé de la facticité de son être.

Les traits idéaux, I(A), qui identifient le sujet, prendraient-ils le pas sur le signifiant S1 qui le représente ? La culpabilité est la compagne du désir, la honte est celle de la jouissance. Cette honte post-moderne serait-elle l'affect dégradé sous des signifiants maîtres faisant moins lien social qu'idéal totémique ? Lacan, qui a introduit cette « honte nouvelle » dans la dernière leçon de *L'Envers de la psychanalyse*, comme l'a rappelé Colette Soler, la corrèle à la « vie nue », comme dirait Agamben, soit à ce qu'il y a de plus réel de l'existence,

10. Platon, *La République*, VIII, 562b-563e.

en précisant qu'il s'agit d'une honte de vivre précisément cette vie qui apparaît sans les faux-semblants nécessaires, et où les réalités sexuelles, sous la houlette de la mort, avancent à visage découvert. Une vie réduite à la fonction d'exister, sans grande médiation devant le hasard de l'être, et dont on se protège du tranchant précaire en s'agglutinant aux semblables.

Cet éclatement des registres – peut-on aller jusqu'à parler d'une hypertrophie du rond du réel dans les nœuds borroméens ? – se retrouve dans l'usage de la *verlangue* avec une dissociation des niveaux de discours. Je me réfère de nouveau aux travaux de Marilia Amorim, qui constate une désintringue des trois formes du savoir¹¹ qui constituent le discours : le *logos*, démonstratif, où la vérité se loge dans l'énoncé ; le *mythos*, narratif, où la vérité se loge dans l'énonciation ; et la *métis*, pratique, efficace, où la vérité se loge dans l'acte. Dans la *verlangue*, domine le vecteur *métis* commandé par la priorité de survie et le langage est essentiellement utilisé dans sa fonction agissante.

Dans un des lexiques, la honte, c'est « la ficha », « ça fiche » à l'envers. Il n'en reste finalement que le fait de la subir, même pas la peine de préciser ce qui est en jeu, la honte. « Ficha » donc, d'être pris pour un « baltringue » (bouffon, bon à rien), un « boloss » (un *looser*) – je pourrais ici parler de la montre qu'il faudrait avoir pour n'en être pas un... –, autant de traits qui fixent un effet d'être qu'il ne faudrait pas. C'est plus souvent l'autre qui fout la honte que soi-même qui risque d'en mourir. L'usage de l'insulte sert d'ailleurs à s'en protéger en la laissant résolument côté autre. On est loin du « discours sans paroles » qui caractérise le discours de l'analyste.

Mais il y a le versant *poetry*. Va-t-elle sauver la *verlangue* de la honte en touchant à la force du réel sans se laisser engloutir par son obscénité ? Ce qu'elle a de relativement nouveau par rapport aux autres inventions linguistiques est sa frappe par l'énonciation. Elle se chantonne, se module, est sonorisée, pulsée par le locuteur qui lui donne son souffle propre, la re/crée pour et par lui-même. Il est de ce fait extérieur à l'énoncé qui ne le représente pas tout.

C'est, m'a-t-il semblé au cours de cette mini-recherche tout à fait limitée, ce qui démarque la *verlangue* des métalangues qu'est, dit

11. Marilia Amorim, *Raconter, démontrer, survivre. Formes de savoir et de discours dans la culture contemporaine*, Toulouse, Érès, 2007.

Lacan dans *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*¹², énonciation « rappelle » s'il en est, « toute langue nouvelle [...] qui se forme sur le modèle de l'ancienne, c'est-à-dire qui est ratée ».

Il faut constater que les projets politiques – partant du fait que le signifiant est autonome, que c'est le sujet qui ne l'est pas puisque assujetti aux dits signifiants –, que toutes les tentatives de subversion du sujet par la transformation des signifiants maîtres qui le déterminent ont relativement échoué. Les situationnistes ont abandonné au bout de dix ans, léguant leur utopie à la révolution de 68 dont pourtant ils n'attendaient pas grand-chose. Et du MLF, plus subversif de ce point de vue, que reste-t-il dans la condition, comme on dit, des femmes au début du XXI^e siècle, aussi précaire, ravalée et exploitée qu'au début du XIX^e, et ce avec beaucoup moins de bouquets de roses ? Lacan lui-même, le 15 mars 1977, dans la leçon suivante de *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, essaie de féminiser la langue : « [...] ce qu'on appelle des auditrices », mais immédiatement il ajoute : « [...] et je ne vois pas pourquoi je mettrais ce terme au féminin puisque ça n'a pas de sens, ça n'a pas de sens valable¹³. »

Pourtant Lacan ne reculait pas devant l'invention de signifiants nouveaux : *parlêtre*, *LOM*, *lalangue*, *varité*... cherchant à serrer l'impossible. Il en attendait une ouverture au réel en créant des mots qui pourraient rendre compte de l'équivoque, des significations variables, sans recours au sens. La *verlangue* fait l'inverse, elle crée des mots variables pour rendre compte d'un sens unique. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles elle est inanalysée sinon inanalysable, en tout cas par la voie, v o i e, du sens. Mais il reste la voix, v o i x, de l'énonciation. Sans doute est-ce par là que l'analyste pourrait entendre du nouveau.

Mais encore un effort pour, comme y invite Lacan dans la leçon du 17 mai de *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, s'ouvrir au nouveau. Je cite : « Pourquoi est-ce qu'on n'inventerait pas un signifiant nouveau ? Nos signifiants sont toujours reçus. Un signifiant par exemple qui n'aurait, comme le réel, aucune espèce de sens. On ne sait pas, ce serait peut-être fécond [...] »¹⁴. Lacan regrette de ne pas

12. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 8 mars 1977.

13. *Ibid.*, leçon du 15 mars 1977.

14. *Ibid.*, leçon du 17 mai 1977.

y arriver, « je ne suis pas *pouatassez* » dit-il en fin de cette leçon. Ce n'est pas l'avis de tous ses lecteurs, et pas seulement chez les psychanalystes. Je cite Barbara Cassin dans sa leçon sur « L'étourdit ¹⁵ », ce « texte en langue, et même en sur ou en méta-français, porteur d'une position quant à la parole [...] ».

Lacan serait-il oulipien, comme le proposait Jacques Adam à Cerisy en 2001 ¹⁶ ? Queneau, qui lui l'était sans aucun doute, a buté devant l'« invalidité » du langage relevée par Lacan à propos de la féminisation des mots, devant, je cite, ce « quelque chose que le sujet ne parvient pas à dire, et n'y est jamais parvenu », concluant que personne n'y parviendra jamais.

Alors plutôt Lacan situationniste ? Et pourquoi ne pas espérer comme Mustapha Khayati, auteur des *Mots captifs* ¹⁷, militant politique et penseur situationniste pour un temps, faire éclater le sens car, je cite, « les mots ne cesseront pas de travailler tant que les hommes n'auront pas cessé de le faire ». Et Lacan, lui, n'a jamais cessé.

15. Alain Badiou et Barbara Cassin, *Il n'y a pas de rapport sexuel, Deux leçons sur « L'étourdit » de Lacan*, Paris, Fayard, 2010.

16. *Lacan dans le siècle, Colloque de Cerisy*, centenaire de la naissance de Lacan, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2002.

17. M. Khayati, *Les Mots captifs, Préface à un dictionnaire situationniste*, Allia, 1997, initialement paru dans le numéro 10 de l'*IS*, mars 1966.